

LEYLÂ ERBIL

Jour d'obscurité

roman traduit du turc
par Alfred Depeyrat

ACTES SUD

RÉFLEXION PRÉLIMINAIRE

Je me trouve ici dans une hôtellerie, installée dans ce fauteuil, ce monde, cet univers, la création, le destin, l'univers, la planète, dans le cosmos, réconciliée, dressée contre le chaos, étrangère, dans un fauteuil à İstanbul...

Istanbul est ici !.. Et c'est ici que je réfléchis, assise dans le fauteuil que ma mère avait acheté autrefois pour une bouchée de pain à Ohan Efendi, le mari d'Armineh...

Ils ne devraient pas tarder à arriver, puis ça se termine, on prépare le repas, les cendriers, les tasses, on range... On parle sans arrêt, toujours les mêmes sujets, que c'est lassant, que c'est lassant !.. Je lis avant de me coucher... On aurait pu s'en passer, ces choses qui éloignent de soi, surgissent à l'improviste alors qu'on se cherche, étrangères, qui empêchent d'avancer, par peur...

Les secousses dans l'immeuble voisin m'empêchent de dormir, d'écrire, j'attends ; personne ne vient, personne n'appelle, personne n'appelle, personne ne parle, alors moi, moi je rêve...

Cessez ce vacarme, ce bruit de moteur, qui tremble au-dessus de ma tête, *get back* putain m'a-t-on dit, tu n'as qu'à t'habituer, t'en accommoder, es-tu la seule à être gênée, doivent-ils renoncer à leurs ablutions après avoir fait l'amour, dit le concierge. Es-tu leur concierge ou le nôtre ? lui ai-je demandé, le vôtre ! a-t-il répondu...

Ils ne devraient pas tarder à arriver, se rappeler à mon bon souvenir, est-ce que les gens baisent en pleine nuit au-dessus de ma tête avant de faire leurs ablutions ? Ces nouveaux locataires sont les gens du Kondor qui vient d'être construit à côté de notre immeuble...

Quand les secousses s'estompent je me repose, le Kondor aussi se repose de temps en temps, il reflue, je me repose à présent ; sur une plage de sable, dans la jungle d'une ville, dans un bateau, je ne suis pas encore dedans, nous en sommes à deux pas, je me repose comme si j'étais perdue dans une forêt, en mer...

En partant, mon mari entrouvre la porte du balcon ; je tends le pied droit pour régler la position de LA PORTE DU BALCON = LA VITRE = LE MIROIR ; la côte qui mène à la mer,

je retiens sur la vitre
la côte qui mène à la mer
le muret en brique en face de chez nous
la maigre végétation qui le recouvre
les cornichons sauvages à rainures suspendus
au mur
le lilas
têtu coincé entre le mur et le trottoir

cet arbre rabougri
hagard
tel un chaton entre la vie et la mort
le bas de la côte et le chemin rectiligne menant à la mer
la mer elle-même
le Kondor
les bois sur la rive opposée le relais de télévision
le cimetière de Çengelköy
le pont du Bosphore
et le ciel comme un voile au-dessus de ma tête.

Que la vitre est sale ! La suie-rouille des années s'y est déposée en couches épaisses, ce n'est plus un miroir de verre mais de terre, je n'arrive pas à la nettoyer : les articulations de ma mère gardent leur raideur, je n'arrive pas à l'essuyer...

La vitre s'est épaissie au fil du temps, elle a capté tous les reflets, les a conservés, accumulés, peut-être un jour cessera-t-elle d'absorber le monde extérieur, finira par tout anéantir, gommara son passé, le présent, l'avenir ; tel un historien retors, elle changera de peau et privée de mémoire se déréalisera elle-même.

A présent la mer s'est calmée, un clapotis sombre, des barques retournées sur le rivage attendent, alignées comme des cercueils...

Le voilier n'apparaît pas encore à l'horizon, il reste invisible, un gros bateau passe en serpentant au milieu du Bosphore telle une vipère – c'est peut-être le *Kalender* numéro 67 de l'enfance – et peut-être pas une vipère...

Sous peu la porte ne s'ouvrira pas, d'abord ma fille, suivie de mon fils n'arriveront pas, mon mari non plus : Sadrettin !.. mon mari, un dragon échoué sur le rivage, il ne tardera pas à rentrer, de son bureau, sous peu, si peu...

Le balcon est entouré de géraniums, les fleurs dans les pots émaillés ou dépolis se sont desséchées... J'ai hérité des goûts de ma mère ; les pigeonniers, les volières, les refuges pour oiseaux, par grand soleil, par temps de neige, à l'automne comme au printemps le Kondor de dix étages nous surveille...

Les bateaux de pêche passent derrière la vitre comme des tortues géantes aux reflets vert et orange. Ça, c'est le chien de Tassos ; tranquille, il aboie par habitude en levant les yeux vers le Kondor, et ça, la barque de Tassos sans doute, d'un bleu criard, qui fend l'eau rouillée comme une lame...

Nous sommes au monde, il n'y a rien à faire, dit-on, quand même ! peut-être qu'en tentant d'infléchir le cours du destin, de là où je suis, c'était le fauteuil de mon mari, qu'occupait autrefois ma mère, c'est maintenant le mien.

La vitre scintille de temps à autre : la crasse ne s'y est pas totalement incrustée, je dois penser à des choses agréables, des choses réjouissantes en harmonie avec l'univers, dressées contre le chaos ?... Dans ce beau restaurant de l'avenue de Bagdad, à l'entrée légèrement ombragée, où j'avais emmené ma mère...

Les trois serveurs ont rappliqué en même temps, bizarrement, nous étions les seuls clients ! Derrière sa vitrine, un homme que le Ku-klux-klan n'aurait pas renié faisait tourner le döner avec haine et une bonne dose de sueur, *what vous bouffez?* ont demandé les serveurs, j'ai commandé une portion de côtelettes à chacun, ils n'ont pas bronché ? Ensuite, j'ai dit à chacun FROUTJUSS TROIS, de nouveau ils n'ont pas bronché, *alkohol?* ont-ils demandé. Que racontent ces types, ils ont l'air méchants, a dit ma mère. Mais non, voyons, tu te fais des idées, ai-je répondu. Alors, j'ai crié à tous les trois *wine, wine trois!* Ils ont décampé. Après leur départ, des musiciens se sont installés sur la scène juste en face de nous, C'est une fanfare ottomane ou quoi, allons-nous assiéger Vienne ? dit ma mère. Un type qui appelait à la prière sur un air de musique d'ambiance s'est mis alors à jouer de la guitare, pour leur faire plaisir j'ai marqué le tempo de la tête comme si leur musique m'enchantait. Encouragée par mon exemple, ma mère a entonné sa chanson préférée *You belong to me*, les côtelettes sont arrivées mais sans même y goûter elle s'est levée et a commencé à danser en chantonnant "You bilon tou mi", elle a trébuché, je me suis précipitée, à peine agrippée à mon bras elle tournait déjà sur elle-même, nous valsions en riant à gorge déployée ; les membres de l'orchestre n'ont pas ri du tout ? Ils portaient tous des lunettes de soleil ; je n'ai pas réussi à croiser un seul de leurs regards, ma mère a vidé son verre de vin d'un trait, des taches roses apparaissaient sur la nappe blanche chaque fois qu'elle buvait... elle n'a pas eu la force de découper sa viande, je l'ai fait à sa place, elle l'a mangée ; c'est exactement comme autrefois m'a-t-elle dit en fixant les taches roses... Les

serveurs sont revenus, l'un d'eux portait une paire de jumelles autour du cou : *ça fait taouzent dollars aboule le fric*, m'ont-ils lancé. Je n'avais pas une telle somme sur moi, je leur ai donné ce qui me restait en poche "je n'ai pas cet argent sur moi, je vous l'apporterai demain?" *get back putain vous dansez sur de la musique pop et en plus vous sa-lopez la nappe...* J'ai retiré en douce mon alliance : vous me la rendrez demain... Ma mère s'est levée en faisant virevolter les pans de sa robe : Voilà, la vie ce n'est que ça dans le fond ! dit-elle... Elle semblait satisfaite de sa journée. En étais-je si sûre?... Elle ne cessait de chanter "You bilon tou mi"... Je dois penser à des choses agréables, divertissantes, je n'ai jamais pu récupérer l'alliance... les membres de l'orchestre étaient des marchands de menthe-origan affublés de lunettes, noires...

Voilà que ça recommence, en agitant, en défiant les pensées, au travail, a dit celui qui frappe à ma porte, fiche-moi la paix, je m'en moque de travailler, d'écrire, ce n'est quand même pas la fin du monde, *get back* dit-il, c'était comme un film d'épouvante... tapie sur le seuil, j'ai compris que pour tromper mon honneur il ne me restait plus qu'à songer au passé, au présent, à l'avenir, m'élever par la pensée, sachant que je n'avais de pouvoir que sur elle...

Les enfants se pressent à présent à la vitre du balcon, les petits ont occupé le haut de la côte et les grands le bas ; le ballon rebondit sur le mur en brique et dévale la côte, un grand garçon est en train de rosser un petiot grossièrement vêtu sur lequel il s'acharne, mais la partie de football continue...